

Étienne Gilson, un philosophe chrétien

Article pour la revue La Nef, novembre 2007

Étienne Gilson (1884-1978) est une figure majeure de l'intelligence catholique du XX^e siècle. Français, universitaire, chrétien, laïc, il traverse une vaste période au même moment que Jacques Maritain (1882-1973). Les deux hommes se connaissent, s'estiment, luttent ensemble lors de la querelle de la « philosophie chrétienne », puis pendant la crise post-conciliaire. Pourtant, peu de choses les rapprochent ; affaire de tempérament, d'origine intellectuelle, pas même leur thomisme, si différent ; peu de choses, sauf leur amour de la vérité et de l'Église.

À l'heure où s'annonce le trentième anniversaire de la mort de Gilson, avec la perspective d'une édition de ses œuvres complètes, il est bon de découvrir la stature de ce géant, à qui nous devons de voir saint Thomas respecté dans l'Université laïque.

L'historien du Moyen Âge

Le jeune Gilson arrive à saint Thomas par le Moyen Âge, et au Moyen Âge par Descartes. En 1900, la philosophie médiévale est en France une terre inconnue ou méprisée. C'est en cherchant les sources médiévales de Descartes que Gilson découvre des auteurs qui le ravissent : Augustin, Bernard, Bonaventure, Thomas d'Aquin, Dante et tant d'autres. Il les étudie systématiquement, dans les années 1920-1930, signant autant de chefs-d'œuvre, en général (*L'Esprit de la philosophie médiévale*, puis *La Philosophie au Moyen Âge*) et en particulier (tout les noms cités ont droit à une monographie philosophique).

Petit à petit, Gilson parvient à discerner dans cet « esprit » commun des pensées très différentes entre elles. Leur fonds commun est le rattachement au christianisme, qui les a, en retour, portées très loin ; mais chacune prend un visage. Gilson est fondé à penser que saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin sont aussi complémentaires que différents.

Le Gilson de ses cinquante premières années apparaît donc comme un universitaire brillant, spécialiste de cette bizarrerie qu'est la philosophie médiévale. Son pedigree n'a pas besoin de commentaires : professeur à la Sorbonne, à l'École pratique des Hautes Études, au Collège de France, à Harvard, à Toronto. En 1946, il sera élu à l'Académie Française. De son côté, c'est à cinquante ans que Maritain publie son grand livre *Les Degrés du Savoir* (1932). À ce moment, celui-ci est le philosophe thomiste en vue, pas Gilson.

La philosophie chrétienne

En 1931, le feu est mis aux poudres de l'Université, sur la question de savoir s'il existe ou non une philosophie chrétienne. D'un côté, les rationalistes, avec en tête Émile Bréhier et Léon Brunschvicg, sans compter Heidegger en Allemagne qui jette de l'huile sur l'incendie : « La philosophie chrétienne est du fer en bois et un malentendu ». De l'autre, Gilson et Maritain, qui se serrent les coudes pour en défendre à la fois le fait et le droit.

Il ne s'agit pas, pour Gilson, de prétendre que la philosophie a besoin de la foi pour être elle-même. La philosophie est l'œuvre de la raison. Il s'agit toutefois de rappeler que,

concrètement, le christianisme a pénétré des siècles d'histoire de la philosophie et ouvert à celle-ci des perspectives inconnues d'elle. La philosophie chrétienne, c'est « la philosophie dans son état chrétien ». Cela s'est passé comme cela et il est vain de le nier, au lieu qu'il y a tant de richesses à en tirer. C'est donc au nom de l'histoire que Gilson défend une certaine idée de la philosophie.

Le réalisme et la critique kantienne

C'est de même au nom de l'histoire que Gilson milite contre les tentatives de mélanger l'idéalisme (la critique kantienne) et le réalisme (de type aristotélicien et médiéval). La critique est une philosophie de la connaissance qui part de l'esprit et déclare que l'atteinte des choses telles qu'elles sont en elles-mêmes est impossible. Par conséquent, si le réalisme veut se mettre au goût du jour en intégrant une critique, il deviendra kantien, malgré toutes ses déclarations d'intention. Gilson prend position (*Le réalisme méthodique*, 1935) contre les Scolastiques de Louvain qui s'y essaient, et même face à l'expression de « réalisme critique » de Maritain. Toutefois, les deux compères tombent d'accord sur l'essentiel, sinon sur le vocabulaire.

Les mots sont toujours porteurs, pour Gilson, des idées et de leurs évolutions. En quoi il inaugure notre époque, si sensible aux ruptures de problématiques et aux déplacements conceptuels. C'est loin d'être le cas chez les thomistes.

Gilson et le thomisme

Gilson est célèbre pour son maître ouvrage *Le thomisme*. Celui-ci connaît six éditions qui sont autant de rédactions, de 1913 à 1965, manifestant un approfondissement constant.

L'évolution majeure est celle de 1942 (4^e édition), qui marque la découverte par Gilson de ce que la métaphysique de saint Thomas a de spécifique et d'historiquement unique : la primauté de l'*acte d'être*, le noyau existentiel de toute chose qui existe. Cette métaphysique va plus loin que la recherche des essences que la raison aime définir. Seul Thomas y est parvenu, d'ailleurs au seuil de sa maturité (à partir de la *Somme contre les Gentils*). Gilson, à partir de ce moment, ébloui, devient thomiste. Il ne va avoir de cesse que d'approfondir cette découverte. C'est l'objet de cet autre chef-d'œuvre, *L'être et l'essence* (1948), en pleine vogue existentialiste, que de montrer l'exception thomasiennne.

Heureux est-il, Étienne Gilson, et heureux sommes-nous, de cette découverte, qu'aucun thomiste n'avait faite avant lui, aussi paradoxal que cela paraisse. Heureux, car elle impose Gilson et Thomas dans la philosophie contemporaine. Heureux, car elle va servir à prévenir et surtout à guérir la vague meurtrière de la génération suivante, la critique par Heidegger de toute « métaphysique » saturée de concepts, et de toute « ontothéologie », cette façon de parler de Dieu en termes d'être, trop préhensibles pour être honnêtes ; grâce à Gilson, notre accueil de Thomas a survécu à Heidegger. Heureux, car le souci historique porté par Gilson à l'étude de la métaphysique va en outre alléger Thomas de son fardeau thomiste.

Gilson et Garrigou-Lagrange

Il faut l'avouer, et ce n'est pas tomber dans la caricature ni dans le règlement de comptes, certains thomistes ont fait en philosophie du mal à saint Thomas. Non pas seulement parce qu'ils ont rédigé des manuels qui ont vieilli. Tout manuel vieillit mal et les nôtres subiront le même sort. Bien plutôt, parce que les plus réputés d'entre les thomistes des XIX^e et XX^e siècles ont propagé un thomisme d'école, à quatre caractéristiques : 1) anti-moderne, mais ce n'est pas le plus gênant ici ; 2) convaincu de l'homogénéité de la tradition thomiste et de ses représentants, analogue à

l'évolution intégrative du dogme ; 3) conceptuel et déductif, lorgnant sans s'en rendre compte sur Leibniz et Wolff, philosophes rationalistes du XVIII^e siècle ; 4) imperméable aux questions historiques, aux évolutions des termes et des problèmes et, donc, très naïf sur lui-même et ses instruments. Ce thomisme-là, volontiers ecclésiastique, malgré son allergie de la philosophie moderne, est donc infesté de rationalisme moderne.

Un exemple de ce thomisme est celui de Garrigou-Lagrange. Celui-ci, étant sauf son rayonnement de théologien de la vie spirituelle, plombe le thomisme en philosophie. L'autorité doctrinale (et disciplinaire, au Saint-Office) qui est la sienne lui vaut de régner sans partage à Rome. Peu habitué au second degré, il prend très mal les travaux de Gilson (il reste à des années-lumière de l'acte d'être) et les critiques que celui-ci lui adresse sur ses influences rationalistes. L'antithomisme viscéral de beaucoup, aujourd'hui en France, est dû notamment à la tradition garrigaldo-lagrangéenne, à qui Maritain, en philosophie toujours, doit ce qu'il a de périmé. Dieu sait si, avec le recul, Gilson a eu raison.

Dira-t-on qu'il faut se garder de juger les maladresses d'une époque ? Pourtant, à l'époque de Garrigou-Lagrange, il y a aussi le père Sertillanges, plus proche des textes de saint Thomas et donc plus modeste dans ses conclusions. Il n'est par conséquent guère apprécié de Garrigou. Plus tard, le père de Lubac autant que Gilson rendront hommage à Sertillanges.

L'art d'être thomiste

Gilson n'aime pas les commentateurs thomistes de l'époque baroque, qui jouissent alors d'une grande autorité : Cajetan, Jean de Saint-Thomas. Il va s'employer, au contraire, à restituer à chacun sa pensée, sans amalgame hâtif.

Cela nous fait réfléchir sur la façon de lire saint Thomas. Celui-ci n'est pas un fourre-tout, chez qui l'on va chercher trop souvent la confirmation de ce à quoi l'on a pensé ; sur qui l'on plaque des idées qui ne sont pas les siennes ; que l'on prétend « compléter » avec de navrantes considérations ; ou « expliciter » avec des postures intellectuelles qui ne lui doivent rien. Comme si saint Thomas était à ce point un auteur de troisième zone que l'on eût besoin de l'étayer sur des sujets majeurs.

Allergique à ces tripotages, Gilson opère un assainissement qui est le respect d'un auteur et de son texte.

Un philosophe chrétien

Gilson est un philosophe engagé : philosophie de l'art, linguistique, éducation catholique, vie politique. En revanche, il ne croit guère à une « actualisation » du thomisme, à l'inverse de Maritain, car il craint concordismes et malversations. Cela peut se discuter.

Gilson et Maritain se retrouvent à l'époque du Concile pour dénoncer les dérives de l'époque, notamment liturgiques, mais aussi l'effondrement culturel des hommes d'Église, qui plongent, dit Gilson, dans la « vulgarité » (*Les tribulations de Sophie*, 1967).

L'héritage intellectuel de Gilson est intact et immense. Presque tous ses livres français sont publiés chez Vrin, y compris une partie de sa correspondance.

L'apprenti métaphysicien commencera par son *Introduction à la philosophie chrétienne*, épure d'une vie (1960). Ce texte adamantin assimile désormais la philosophie chrétienne à saint Thomas, pied de nez d'un témoin malicieux à ces années où l'Université et l'Église se prosternent devant des idoles passagères et aujourd'hui caduques.

Fr. Thierry-Dominique o.p.